

## NOTE DE LA RÉDACTION

---

A qui les parcourait cet été, les plâines et les plateaux de l'intérieur du Maroc n'offraient que la morne désolation de leurs terres brûlées. Rares étaient les régions où subsistaient les chaumes, car ici le blé semé à l'automne n'avait pas levé, et là, le cultivateur, colon ou fellah, avait dû renoncer même aux cultures de printemps. Dans l'ensemble du pays, la récolte ne donnait pas sa semence et, au total, le Maroc n'obtenait que moins de 3.600.000 quintaux des quatre céréales principales. Trois mois auparavant il en espérait encore 4 millions 1/2.

L'aide de la France, et celle qu'elle provoqua de la part d'autres nations, devait seule permettre au Maroc d'éviter le danger extrême qui le menaçait et qui, en d'autres temps, aurait, dans un pays livré à lui-même, condamné à une mort certaine des centaines de milliers d'individus. Venus des États-Unis et du Canada, parfois déroutés, les cargos débarquaient à Casablanca leurs chargements précieux payés en devises. Jusqu'en juin 1945, les apports mensuels ne dépassèrent pas 170.000 quintaux, mais les mesures prises, dès qu'il devint avéré que la récolte marocaine de l'année serait une récolte de misère, permirent aux importations de s'élever à un niveau moyen mensuel supérieur à 800.000 quintaux de juillet à septembre (1). Le Portugal et l'Irak avaient expédié, tant pour les semences que pour la nourriture des animaux de trait, 125.000 quintaux d'orge à fin septembre. Enfin la France s'était dessaisie elle-même, d'avril à juin, de près de 75.000 quintaux de blé.

\* \* \*

Ces arrivées massives au port de Casablanca de denrées volumineuses ne manquaient pas de soulever les problèmes les plus divers et les plus inattendus. Les installations portuaires étaient

mieux conçues pour l'expédition de produits bruts que pour leur réception. La marchandise débarquée dans de rares conditions de célérité par le dévouement des dockers devait ensuite être stockée dans les quelques hangars disponibles et d'un volume insuffisant. Il fallait à tout prix l'expédier d'urgence dans l'intérieur. Les moyens manquaient ; on les trouva. Enfin, on dut mettre sur pied localement les systèmes de répartition propres à assurer à chacun la ration vitale. On le fit encore, et le Maroc fut sauvé.

\* \* \*

Mais un si grand péril, et qui sans doute de mémoire d'homme ne sera pas oublié, une telle démonstration de la précarité de la production céréalière marocaine, ces deux faits devaient frapper les esprits. Il fallait rechercher les causes profondes de cette instabilité, en jugeant les méthodes de culture, en procédant à l'analyse des divers types d'exploitation du sol, en rappelant les données géographiques essentielles (2). Les promoteurs de la modernisation du paysan marocain trouvaient là une nouvelle justification de leur initiative, car, des moins de 3.600.000 quintaux obtenus par le pays à la fin de la campagne 1944-1945, plus de 1.100.000 provenaient de la colonisation européenne qui n'avait pourtant pas dépassé les 2 millions depuis 1940, tandis que, d'un coup, la production indigène aux procédés archaïques s'affaissait, d'une moyenne de plus de 20 millions pour les cinq dernières années, à moins de 2 1/2 (3). Une étude très poussée de la colonisation rurale (4) contribuait à marquer la nécessité de la juxtaposition du fellah et du colon et même de l'imbrication de leurs activités respectives pour le meilleur équilibre et le plus sûr rendement de l'agriculture marocaine. A ces

(2) Notes sur l'agriculture céréalière marocaine. — E. JOLY, p. 24 et s.

(3) Tableau sur la récolte 1944-1945, p. 161.

(4) La reprise de la colonisation. — Y. BRANQUEB, p. 131 et s.

(1) Tableau sur les importations de céréales, p. 161.

constatations de caractère général, une monographie relative à la plaine des Beni-Ahsèn apporte une nette confirmation (5).

\* \* \*

Si grand que soit l'intérêt qu'il convienne de prêter à cette crise sans précédent de l'agriculture marocaine et à l'étude des moyens qui permettront d'y remédier dans l'avenir, il sera permis de noter que le pays ne relâchait pas son effort à l'égard d'autres activités.

Il faudrait toute une étude pour rendre compte des initiatives et de la ténacité dont l'industrie marocaine a fait preuve pour maintenir, dans la mesure du possible, et développer dans les nouveaux domaines qu'ouvrait à son ingéniosité l'arrêt des importations, une activité lourdement handicapée par la pénurie des matières premières, de la force motrice et des moyens de transport, l'impossibilité de renouveler ou même d'entretenir normalement son matériel, la mobilisation d'une part notable de ses cadres et de son personnel spécialisé.

Des chiffres suggestifs illustrent dès maintenant cet effort en ce qui concerne les trois exploitations essentielles des phosphates, du charbon et de l'énergie électrique.

Produisant 1.010.000 tonnes en 1943, l'Office chérifien des phosphates en donnait 1.473.000 en 1944. Pour l'année présente, il a l'ambition, malgré les difficultés qui résultent pour lui des restrictions d'électricité, d'en fournir 1.700.000. Il se met en position, enfin, de battre ses records en 1946 (6).

Les charbonnages de Djerada ont sensiblement doublé le rythme mensuel de leur production de 1943 (7), celle de l'électricité a marqué

une progression telle qu'en fin 1944 les chiffres de production totale du courant dépassaient ceux de 1938 de près de 50 % (8).

Les autres entreprises industrielles, minières et commerciales rapportent souvent à l'insuffisance du courant-force ou du courant-lumière les rendements trop maigres dont elles se plaignent à juste titre, mais les entreprises de production et de distribution d'énergie électrique n'en excipent pas moins à bon droit, pour justifier la faiblesse relative de leurs propres rendements, de la sécheresse du climat ou de la réduction du tonnage de charbon apporté à leurs usines thermiques. Ces plaintes sont, en réalité, l'expression normale d'une crise de croissance dans un pays dont on comprend que les producteurs expriment parfois leur mauvaise humeur dans les termes même où un jeune garçon se plaindrait de ne pas recevoir plus souvent vêtements et chaussures à sa nouvelle taille, sans vouloir reconnaître les efforts accomplis pour le vêtir en une période particulièrement difficile.

\* \* \*

Durant un long temps, la réaction fut la même en d'autres domaines. On a pu penser à un abandon à l'égard des jeunes de ce pays, ou à une malhonnêteté à leur endroit. En fait, il semble qu'on soit aujourd'hui mieux parvenu à donner à des questions essentielles, fort discutées souvent, les solutions qui leur convenaient (9). Il faudra, ici aussi, rappeler plus complètement les efforts accomplis et les sacrifices si ardemment consentis. Le Maroc n'y trouvera que d'autres et fortes raisons d'aider sa jeunesse, de contribuer à la rendre plus saine et plus agissante. C'est au moment où il fourbit ses outils, qu'il veut plus maniables et plus efficaces, du temps de paix, qu'il en aura le plus besoin.

(5) Étude du périmètre irrigable du barrage d'El-Kansera, dans la plaine des Beni-Ahsèn. — CANO, p. 138 et s.

(6) Les phosphates marocains, p. 108 et s.

(7) Graphique de la production des charbonnages de Djerada, in Bulletin économique et social du Maroc, n° 26, p. 70.

(8) Tableau sur la production d'énergie électrique, p. 169.

(9) Les Mouvements de jeunesse au Maroc. — J. NOUVEL, L. CHARLOT, p. 147.